

Critiques littéraires : Prix Goncourt, édition 2023

JURY DE L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

Mokhtar Amoudi, *Les Conditions idéales*, Gallimard, 2023

En explorant les limites d'un *Bildungsroman*, Mokhtar Amoudi manie une écriture dynamique, à travers laquelle l'ironie fine ou l'humour alternent avec la sobriété des passages philosophiques, pour révéler, comme si on enlevait une à une les feuilles d'un oignon, l'errance identitaire du jeune Skander qui veut vaincre les inégalités sociales. Au moment où il vient habiter chez Mme Khadija, en banlieue, à Courseine (cet endroit imaginaire, mais fascinant dans la diversité des vies qu'il accueille), l'existence du protagoniste, déjà familiarisé avec l'expérience bouleversante de l'Aide Sociale, prend un tournant encore plus difficile, car les illusions de ce garçon honnête et passionné par la lecture sont définitivement détruites. Un roman sur la quête de soi-même, sur la confrontation de l'individu avec le déterminisme et l'inadaptabilité dans une société contemporaine où les voix tragiques des marginaux restent souvent inaudibles.

Fabiana Florescu, Université de Bucarest

Jean-Baptiste Andrea, *Veiller sur elle*, L'Iconoclaste, 2023

Deux personnages aux histoires entretissées et une amitié fortuite qui s'étendra tout le long d'une vie : le roman de Jean-Baptiste Andrea est un véritable tour de magie qui nous porte à travers l'Italie du vingtième siècle et qui nous montre la force inspiratrice de l'art, de l'amour et de la camaraderie. Mimo et Viola sont des « jumeaux cosmiques », l'un est doué d'un talent singulier et l'autre est une fille visionnaire, mais qui doit se conformer aux contraintes sociales. Les deux découvriront ce que c'est que le vol mais aussi la chute, n'ayant d'autre choix que de suivre « la trame bien serrée du destin ». À la fin, seront-ils capables de trouver la tranquillité de l'âme dans la souffrance et la puissance de survivre ?

Sofia Anastasiu, Université de Bucarest

Dominique Barbéris, *Une façon d'aimer*, Gallimard, 2023

De façon proustienne, la vue d'une photo engendre un souvenir qui fait surgir toute une histoire dont les repères sont ambigus et les événements

embrouillés. La narratrice tente de fouiller dans le passé de sa tante, Madeleine, en faisant appel aux témoignages de ses proches et aux documents gardés par sa famille pour construire ainsi une véritable mosaïque littéraire qui suscite des questions inlassables dans l'esprit du lecteur. Apparemment, il s'agit d'une « histoire sage » jusqu'au moment où les destins de Madeleine et du mystérieux Prigent se croisent et que le monde intérieur de l'héroïne en est profondément troublé. Un amour essentiellement platonique, vécu au Cameroun dans un contexte sociopolitique tumultueux – la proclamation de l'indépendance – et à fin douloureuse – la mort de l'homme, dans un accident d'avion –, dévoile les profondeurs de l'âme d'une femme énigmatique. Dominique Barbéris jalonne son texte de techniques postmodernes – intertextualité, polyphonie, métafiction, fragmentation – et les met au service d'une immense sensibilité née sous le signe des réminiscences du cœur.

Cătălina Nistor, Université de Bucarest

Vincent Delecroix, *Naufrage*, Gallimard, 2023

Par une écriture ciselée et litanique, le dernier roman de Vincent Delecroix enquête sur le rapport de l'homme à l'impuissance et au mal. En donnant la parole à une opératrice du CROSS, dont le monologue brutal témoigne de la culpabilité tacite caractérisant une humanité « perdue, sans boussole morale, sans repères », l'auteur force, dès le début, les barrières du dicible et nous introduit au cœur d'une problématique lancinante visant les limites de la responsabilité et de la conscience humaines. Derrière l'évocation de l'histoire des migrants qui sont morts en essayant de traverser la Manche en bateau, Delecroix développe une réflexion délicate sur la défaillance, sur l'intranquillité de l'esprit, ainsi que sur la parole dite, mais jamais entendue. À travers ce texte qui évoque au niveau stylistique le tangage, les cris tragiques des réfugiés se confondent avec le chant des sirènes et les voix humaines « font comme des vagues au-dessus des vagues ». Enfin, une sourdine domine ce récit minimaliste, mais poignant, dont la poéticité surgit paradoxalement d'un discours tranchant sur la confrontation entre la voix et le silence.

Fabiana Florescu, Université de Bucarest

Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, Seuil, 2023

Lucie doit tout au système méritocratique français de la III^e République. Née en 1919 dans un village bourguignon, elle obtient une bourse pour continuer ses études dans un lycée parisien et, ensuite, à la Faculté de droit. Pourtant, quand la France est défaite en juin 1940 par l'Allemagne nazie, Lucie n'hésite pas une seconde à se jeter corps et âme dans la nouvelle société qui s'établit sous l'occupation, embrasse son idéologie, épouse un emblématique jeune Alsacien redevenu depuis très peu Allemand et fait la propagande du nouveau régime. À

vingt et un ans, on n'arrête pas son élan vital de sitôt, surtout lorsqu'on vient de loin et qu'on a faim d'ascension sociale et de réussite. Les rouages de la collaboration en toile de fond, *La Propagandiste* brosse le portrait d'une arriviste du XX^e siècle, « la petite campagnarde » intelligente, faite pour s'adapter à toute situation, douée d'une grande force de travail au service de son ambition, prête à se dévouer naïvement et complètement à l'idéal du moment, mais dépourvue de scrupules et de sens moral dès que se pose la moindre question qui dépasse ses intérêts ou ceux de son « clan » familial. *La Propagandiste* met en scène un type d'arriviste assez universel à l'époque moderne, ce qui repose la question du collaborationnisme comme phénomène de société toujours possible et actuel.

Ioana Belu, Université de Bucarest

Émilie Frèche, *Les Amants du Lutetia*, Albin Michel, 2023

Hôtel luxueux, cocon de vie, mais aussi lieu de prédilection de la mort, l'hôtel Lutetia ouvre une brèche dans le temps pour Maud et Ezra. Un couple d'octogénaires juifs non pratiquants, seuls survivants de leur famille, choisit de se suicider là où tout avait commencé, bouclant ainsi la boucle et mettant fin à « la Bulle » de leur vie. Mais qu'advient-il de leur fille unique Eléonore, dont les repères sont ébranlés par la disparition inattendue de ses parents ? La trame narrative suit les drames d'une famille divisée par le geste apparemment extrême des époux Kerr, drames qui s'entrecroisent, revenant cycliquement à la même question : le suicide est-il un acte d'égoïsme profond ou un droit irréfutable de l'homme ? *Les Amants du Lutetia*, roman de la perte, de la déstabilisation, est en même temps un roman-manifeste, une revendication de la liberté de mourir dans la dignité, dénonçant par là même une loi brutale et restrictive. La mort devient ainsi « une affaire de choix » et le droit au suicide assisté est envisagé comme une forme de liberté individuelle, accessible à tout être humain.

Alicia Baba, Université de Bucarest

Dorothee Janin, *La Révolte des filles perdues*, Stock, 2023

Théo Valère, le fils de l'avocat Serge Valère, essaie de se suicider. Afin de soigner la dépression de son fils, le père emploie Elvire – la généalogiste marquée par son statut d'« enfant posthume » et à laquelle la vie refuse d'accorder le privilège d'être mère – pour mener une enquête sur ses origines. Enfant abandonné en son bas âge, ne connaissant que le nom de sa mère inscrit sur son acte de naissance, Serge Valère s'est construit sa propre identité, en remplaçant son nom de famille (Lauris) par son second prénom. À quoi bon se laisser dominer par son passé – d'ailleurs énigmatique –, alors que ce qui compte réellement dans la vie est de « savoir où l'on va » ? Si elle partage avec Valère le statut d'enfant n'ayant jamais connu son père, Elvire n'est pas d'avis que le passé doit tomber dans l'oubli. Ainsi s'efforce-t-elle, à partir d'un fait divers trouvé

dans la presse de l'année 1947, à dénoncer les défaillances, voire les abus, du système public de correction des comportements déviants des jeunes filles françaises, à l'époque de l'après-guerre. La révolte des pupilles de Fresnes, dont la mère de Serge Valère, devient le symbole de la solidarité féminine contre une société contraignante et parfois injuste, à laquelle Elvire se rallie en dépit des frontières du temps.

Loredana Stănică, Université de Bucarest

Gaspard Kœnig, *Humus*, L'Observatoire, 2023

À la suite d'une conférence, deux étudiants en agronomie sont persuadés que la régénération des sols et le recyclage des déchets se feront à l'avenir à l'aide des vers de terre. Arthur et Kevin proviennent de milieux sociaux très différents, comme leurs prénoms l'indiquent : un père avocat à Paris et des parents ouvriers agricoles dans le Limousin. Ils ont également des caractères très différents, mais ils sont animés d'une passion commune : ils désirent trouver des solutions à un monde en dérive devant lequel ils ne peuvent rester indifférents. Cet idéalisme soude une amitié profonde. Leurs parcours à la sortie des études seront à l'opposé et leurs courbes sociales s'inverseront pendant un certain temps. Réussiront-ils à semer et à faire grandir leurs idées ? Ni la multinationale de Kevin, ni l'exploitation agricole d'Arthur ne tiendront leurs promesses. Ni l'adaptation aux flux financiers des investisseurs richissimes, ni la révolte sociale contre la destruction des sols et des vies des gens ordinaires ne pourront inverser le rouleau compresseur du capitalisme effréné, avide et immoral. Les deux personnages échouent, l'un comme l'autre. Kevin sera condamné à trois ans de prison avec sursis et poursuivra sa vie dans un dénouement spartiate, Arthur paiera de sa vie. La forêt recommencera à pousser sur le terrain agricole hérité par ce dernier de son grand-père comme symbole d'une régénération future en dehors de toute intervention humaine. Dans un registre très cinématographique, où l'auteur, tout en maîtrisant parfaitement l'art du dialogue, « donne à voir » au lecteur des personnages hauts en couleur, évoluant dans des situations et des milieux sociaux que tout sépare, *Humus* renoue avec la tragédie classique, mettant en scène l'Individu qui ne courbe pas l'échine devant le Roi du moment, mais affronte le pouvoir en défendant les valeurs universelles de l'humanité : la vérité, la justice, la dignité humaine.

Ioana Belu, Université de Bucarest

Kevin Lambert, *Que notre joie demeure*, Le Nouvel Attila, 2023

Égérie de la modernité, icône d'un capitalisme voilé sous des ambitions éthiques trompeuses, la starchitecte Céline Wachowski accepte de diriger la construction du complexe Webuy, un projet prodigieux par sa grandeur et sa visée écologique, mais aux conséquences monstrueuses pour les pauvres hères

expropriés. Devenue en un temps record le visage d'un complot ésotérique favorisant l'embourgeoisement et la destruction des équilibres sociaux, cette transfuge de classe se retrouve la cible d'un lynchage médiatique sans précédent, encourageant une révolte sociale à grande échelle visant à annihiler les privilèges des nouveaux riches et des arrivistes à l'origine des perversions économiques et sociales du Québec. Le récit de Kevin Lambert s'organise en trois « actes » symboliques permettant au lecteur, au fil de nombreuses phrases serpentine aux influences proustiennes, d'accompagner la protagoniste dans sa descente aux enfers, avant, pendant et après la crise. Extirpée de sa bulle ouatée de privilégiée, Céline tente une rédemption morale et change d'idéologie, mais cette montée sur les barricades prônant la révolution d'une société qu'elle-même avait formatée auparavant ne serait-elle pas illusoire ? Dans ce chaos qu'elle souhaite transformer en purgatoire, Céline n'a qu'une ambition : que sa joie demeure.

Adnana Giroud, Université de Bucarest

Akira Mizubayashi, *Suite inoubliable*, Gallimard, 2023

Pamina, une jeune luthière travaillant dans l'atelier d'un célèbre luthier parisien, fait une découverte surprenante. En démontant un violoncelle précieux, elle y trouve une lettre du début de la Seconde Guerre mondiale, écrite par Kyo, un violoncelliste japonais de grand avenir. C'est le témoignage troublant d'un jeune homme forcé de quitter tout ce qu'il aime : sa musique, sa famille, toute sa vie pour aller lutter dans un combat insensé auquel il sait qu'il n'échappera pas. Il ne s'agit pas d'un drame singulier, mais de l'écho de toute une civilisation endommagée par l'ambition criminelle d'un régime impérialiste. Un roman de révolte contre la guerre et l'anéantissement, rappelant les destins brisés et la mort tragique des Japonais enrôlés dans l'armée suicidaire de l'empereur Hirohito. Mais aussi un roman qui nous montre le caractère réparateur de la musique comme langage universel à travers l'espace et le temps. C'est ainsi qu'une suite inoubliable de Bach devient une échappatoire à la folie absolue du monde et l'écriture d'un cheminement vers la guérison des plaies ouvertes dans le mental collectif.

Vlad Negru, Université de Bucarest

Laure Murat, *Proust, roman familial*, Robert Laffont, 2023

Proust, roman familial est un récit autobiographique enrichi d'une lecture singulière, *située*, de *À la recherche du temps perdu*, qui donne à ce roman le sens d'une véritable quête identitaire. Le mélange de réalité et de fiction permet à Laure Murat, elle-même issue du milieu aristocratique, d'acquiescer, à travers l'analyse que Proust mène autour de l'aristocratie de la Belle Époque, une meilleure compréhension de ses origines et de son expérience, y compris de sa sexualité. Murat récupère sa première lecture de Proust, une lecture de jeunesse,

sur laquelle se greffent des lectures critiques, et réfléchit sur le pouvoir émancipateur de la littérature.

Ana Figher, Université de Bucarest

Léonor de Récondo, *Le grand feu*, Grasset, 2023

À l'aube du dix-huitième siècle, Ilaria naît sous les auspices de la musique. Captive entre deux identités, celle d'orpheline et celle de fille cadette, elle recevra « le baptême du feu », ayant comme maître l'un des meilleurs : Antonio Vivaldi. Léonor de Récondo écrit un texte incandescent, qui nous révèle une Venise éclatante, où la musique joue le rôle principal. Dans son amour brûlant pour les sons, Ilaria doit apprendre à éteindre ses passions et à se retrouver soi-même dans un monde plein de préjugés. C'est une histoire sur l'amour et la mort, sur la perte et la force de l'amitié, une vraie recherche de l'euphonie des sentiments.

Sofia Anastasiu, Université de Bucarest

Éric Reinhardt, *Sarah, Susanne et l'écrivain*, Gallimard, 2023

Entre fiction(s) et réalité(s), Éric Reinhardt raconte l'histoire d'une jeune femme, Sarah, qui confie à un écrivain les injustices qu'elle a subies dans sa famille. Entre amour, désespoir et contestation, elle voit sa vie se crayonner sur le papier et prendre de nouvelles valences. Susanne, son *alter ego*, naît, évolue et parvient à démarrer une nouvelle vie. Mais la frontière entre les deux réalités fictives s'estompera, les deux personnages deviendront vite interchangeables, vivant l'un à la place de l'autre, s'influçant mutuellement. Jeu de réflexions, de dédoublements, *Sarah, Susanne et l'écrivain* nous confronte à des réalités intérieures, reflétées à leur tour par la réalité romanesque. Le roman devient notre tableau, un tableau à la composition duquel nous avons accès, chargé d'un mysticisme particulier, qui introduit son lecteur dans une atmosphère magrithienne. La première impression du lecteur est celle d'avoir percé les coulisses de la création romanesque, d'avoir accédé à son cœur même. Mais s'agit-il vraiment de la réalité ou n'est-ce là qu'un pur simulacre ?

Alicia Baba, Université du Bucarest

Antoine Sénanque, *Croix de cendre*, Grasset, 2023

En plein Moyen Âge, période profondément marquée par la puissance de l'Église, le prieur Guillaume confie à deux moines, Antonin et Robert, une mission dont les répercussions pourraient secouer cette institution : lui procurer du parchemin pour écrire ses confessions qui portent sur les origines de la peste et sur la façon dont sa propagation est liée à la figure d'Eckhart de Hochheim. Deux fils narratifs entrecroisés dont la résultante comporte, d'un côté, une âpre critique des pratiques indignes des hommes d'Église et, d'un autre, l'adhésion aux valeurs fondamentales de l'époque en question : camaraderie, loyauté, fraternité. Roman

qui reflète l'atmosphère du XIV^e siècle, *Croix de cendre* pourrait être considéré comme une fresque sociale qui dévoile, de manière objective et par l'entremise des vécus des protagonistes, des éléments clé d'une période de l'histoire qui fait encore trembler les gens. Mysticisme, aventures, événements et personnalités prégnantes, voyages et fines explorations psychologiques s'entrelacent pour composer un récit dynamique et engageant, offrant l'impression d'un retour dans un passé lointain.

Cătălina Nistor, Université de Bucarest

Neige Sinno, *Triste tigre*, P.O.L., 2023

Ce roman, dans son minimalisme apparent, réussit à être totalisant dans sa réflexion sur la littérature et sur la *magie* de la langue. En harmonisant les dimensions autobiographique, intertextuelle et métalittéraire, visant les limites du témoignage par rapport à la « culture de l'inceste » ou du viol, *Triste tigre* n'est pas seulement un récit de soi, mais aussi une méditation profonde sur la littérature et sur sa fonction cathartique, sans pourtant offrir une réponse claire quant au pouvoir thérapeutique de l'art. Entre les « portraits » morcelés réalisés par la narratrice et les « fantômes » convoqués, une écriture paradoxale, fragmentaire et à bout du souffle nous suggère un changement de perspective à l'égard du rapport entre la victime et le bourreau. En dépit de son sujet qui n'est pas inédit, *Triste tigre* est une composition saisissante dans le paysage de cette rentrée littéraire, dont l'originalité et la force résident dans la variété des styles et des genres abordés, ainsi que dans ses références littéraires.

Fabiana Florescu, Université de Bucarest

Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*, Éditions de Minuit, 2023

Avec *L'Échiquier*, Jean-Philippe Toussaint accomplit un premier volet de son « projet tricéphale », à savoir l'écriture d'un nouveau livre, qui se déroule en parallèle avec la traduction du *Joueur d'échecs* de Stefan Zweig et un essai théorique sur la traduction. À travers la lecture de ce roman le lecteur est invité non seulement dans les coulisses de la vie de l'auteur, en vertu de la composante autobiographique du livre, mais aussi dans son *laboratoire de création* qui laisse entrevoir la manière dont les deux fils (de la traduction et de l'écriture littéraire) s'entremêlent et se superposent. Le récit des faits concrets de la vie de l'auteur est ponctué de méditations sur l'existence, ainsi que sur le rôle de l'écriture, qui devient, pour Toussaint, une manière de *fuir* le monde, la littérature étant envisagée comme un abri, un refuge contre *les arêtes coupantes du réel*.

Gabriela Florina Simion, Université de Bucarest